

*Ils ont connu Pierre Poivre,
ils ont écrit.*

Quelques appréciations, quelques faits, glanés ça et là.

Françoise Robin (épouse de Pierre Poivre)	2
Jean-Nicolas Céré	3
Philibert Commerson	4
L'abbé Rochon	5
Bernardin de Saint-Pierre	6
Pierre Samuel Du Pont de Nemours	7
Joseph François Cossigny de Palma	8
Réaumur	8
Jaques-Pierre Brissot	9
Guillaume-François Le Trosne	11
Friedrich Melchior Grimm	11
Jean Baptiste Say	13
Honoré Torombert	13

*

(Nous avons placé Joseph-Hubert parmi ces témoins, mais
l'abondance du propos nous a incité à en faire une note à part.)

* * *

Françoise Robin, son épouse.

=====

Extrait de *Quatre journées à St Romain*, un éloge à Pierre Poivre où les propos de son épouse sont présentés en un récit dialogué entre quatre personnages censés représenter des amis de Poivre¹.

Premier extrait

[Contexte : en 1757, Poivre est de retour à Lyon, il a 38 ans et n'a revu sa ville natale et sa famille qu'une ou deux fois pour quelques jours depuis son départ pour Paris à l'âge de 16 ans. Entre temps il a passé 16 ans en Extrême-Orient. Françoise, sa future épouse, a 9 ans.]

– « *Je me rappelle encore ce jour où tu rentras dans ta ville natale, ce jour où, avec ta respectable mère, ton frère, ta belle-sœur, modèle de toutes vertus, avec mon vieux père, avec un concours de bon citoyens, nous allâmes au devant de toi, où je te vis pour la première fois ! Tu n'avais pas encore 40 ans ! Et cependant que de choses déjà tu avais vues, que de choses tu avais faites ! Je te vois encore tel que tu étais dans ce jour qui ne s'effacera jamais de mon cœur ! Ta physionomie était douce et calme, elle exprimait la bonté et la bienveillance ! Tes yeux noirs étaient pleins de vivacité, ta taille était élevée, une dignité naturelle régnait dans ton maintien ; la noblesse de ton âme se peignait dans tes traits ; la simplicité et la modestie s'y peignaient avec elle. Et lorsque ta vénérable mère te pressa contre son cœur, en versant des larmes de joie, lorsque tes parents te serraient dans leurs bras, lorsque nous t'entourions, t'accompagnions, fiers de te posséder, lorsque tu fus conduit dans ces lieux, dans cette retraite que t'avait préparé la tendresse maternelle, lorsque tant de douces et tendres affections vinrent t'environner après de si longues fatigues, quels honneurs auraient valu pour toi, ces moments plein de charmes ! ... »*

Deuxième extrait

[Contexte : Poivre est reparti, mais cette fois, accompagné de sa jeune épouse Françoise, et après avoir administré pendant six ans l'Isle de France (Maurice), il en est revenu. En 1773, Poivre, sa femme et leurs filles se sont installés dans leur propriété proche de Lyon : La Fréta.]

– « *Revenu à La Fréta, il passa le reste de sa vie dans le sein de la paix et dans l'exercice des vertus domestiques. Aimé et estimé de l'illustre Malesherbes, du vertueux Turgot, des La Rochefoucauld, lié avec Trudaine, Jussieu, avec Mentelle, il entretenait de savantes correspondances. Les étrangers et les Français distingués par leur rang et leurs connaissances qui passaient à Lyon venaient visiter le sage dans sa modeste habitation. Une honnête abondance, une noble simplicité y régnait, tous les amis du bien y étaient reçus avec empressement. Quel charme donnait à son commerce cette bonté parfaite, cette constante égalité d'humeur qui s'unissait en lui à une dignité naturelle ! Personne ne fut jamais plus éloigné de toute espèce d'ostentation, de tout retour personnel sur soi-même. Il étudiait encore, chaque matin je le trouvais un livre à la main après son lever. »*

– « *Quel était son livre favori ?* » – « *A cette heure là, c'était Nicole ou Pascal.* »

¹ Texte intégral dans *Eloges lyonnais à Pierre Poivre : Torombert et Gérando*

– « *Que n'a-t-il écrit ses voyages et l'histoire de son administration !* » – « *Sa jeune épouse l'y engageait souvent, il s'y refusa constamment, il avait une idée trop peu avantageuse de lui-même. Peut-être aussi, en se retraçant toutes les peines, toutes les entraves qu'il avait rencontrées en essayant de faire le bien, éprouvait-il une secrète répugnance à revenir sur la suite d'une vie si agitée et souvent si douloureuse !*

– « *Toutefois cet homme à qui l'injustice inspirait tant d'indignation lorsque les autres en étaient l'objet, la supportait lui-même avec une égalité d'âme que nous n'avons jamais vue démentie.*

– *Il jouissait de cette existence honorable d'ailleurs autant qu'innocente et pure, lorsqu'il fut atteint d'une maladie cruelle causée par la goutte. Il y succomba en 1786, et cette âme vertueuse qui s'était toujours nourrie d'une piété éclairée et indulgente retourna dans le sein de celui qui récompense les bons. Il y a plus de 30 ans, mes amis, mais la blessure de mon cœur n'est point cicatrisée, et je le pleurerai jusqu'au jour prochain où j'irai le rejoindre.* »

* * *

Jean-Nicolas Céré

=====

[Jean-Nicolas Céré, colon de l'Isle de France fut l'ami de Pierre Poivre, et son voisin à Monplaisir. Il eut la responsabilité du Jardin du Roi à compter de 1775, et poursuivit l'œuvre de Poivre en multipliant les espèces et en développant les pépinières qui permirent des exportations de plantes dans le monde entier. Son rôle dans le développement des épicereries fines a été étudié par Madeleine Ly-Tio-Fane : *The triumph of Jean Nicolas Céré and his isle Bourbon collaborators*, Mouton & Co, 1970. Céré était ami d'enfance de Jean-Marie Galles.]

Le 18 novembre 1770. Céré à Galles. (Angers 612/14)

« *Notre respectable intendant (M. Poivre) a trouvé le secret d'enlever aux Hollandais, le géroflfier et la muscade dont on a distribué des plants à tous les habitants, j'en ai plusieurs qui vont assez bien. Il ne nous manquait que ces deux sortes d'épicereries, car nous avons déjà toutes les autres généralement dont on augure très bien, tels que la cannelle, le poivrier, la ravine sara etc.*

L'énumération de toutes les plantes étrangères également mises dans l'île par les soins de M. Poivre vont à l'infini, il suffit de dire que tout ce que les autres parties du monde produisent de rare, d'utile et de curieux l'est aujourd'hui en notre possession ».

Le 1^{er} avril 1772. Céré à Galles. (Angers 612/24)

« *Nous allons changer de chefs. Je perds un ami aussi précieux que respectable en M. Poivre notre intendant qui va être relevé par M. Maillart, lequel notre colonie regrette et regrettera beaucoup* ».

Le 29 octobre 1772. Céré à Galles. (Angers 612/26)

« *Je vous écris, mon ami, et j'ai le cœur serré du départ du célèbre M. Poivre, mon voisin et mon respectable ami. C'est une perte pour moi et encore plus grande pour nos colonies. En Angleterre on érigerait à ce galant homme une statue et Dieu sait comme il sera reçu en France. M. Poivre est doué des plus belles qualités et il a de l'esprit comme très peu d'hommes en France. C'est un génie bien profond. Parlant peu, quoiqu'il soit extrêmement éclairé sur toutes les sciences. Allez le voir, mon ami, [...] Je joins ici, mon ami, un papier qui vous instruira sur les épicereries et qui vous fera juger de l'étendue du service que M. Poivre a rendu à nos colonies en y introduisant des muscadiers et*

des girofliers. M. Poivre ne s'est pas contenté de cela, il a procuré une infinité d'arbres et de plantes de la plus riche et de la plus grande utilité, dont il a emporté la note, demandez-lui à voir son catalogue. Toutes ces richesses naturelles gisent ici à toucher mes terres, je suis à 100 toises du fameux jardin de Monplaisir, jardin du monde entier le plus riche et le plus curieux. Il appartient actuellement au roi et j'aurai l'occasion de voir croître pour ainsi dire sous mes yeux tout ce que cet homme célèbre et immortalisé à jamais dans notre île, y a planté. »

Le 3 novembre 1784. Céré à Galles. (Angers 612/90)

« Je tiens enfin du 22 octobre le portrait du cher M. Poivre, portrait après lequel je soupirais depuis si longtemps, j'en suis bien dédommagé par la ressemblance frappante de lui au sujet, il a été fait de main de maître. L'arrivée de ce portrait a fait grande sensation ici et surtout dans notre pourtour. Il fallait voir ma femme considérant ce portrait, il fallait voir et entendre tous nos bonnes gens ».

Le 8 juin 1786. Céré aux deux administrateurs¹

« M. Poivre que nous avons eu le malheur de perdre à Lyon le 6 janvier dernier, n'aurait pas appris sans ressentir la plus grande satisfaction cette abondance heureuse du giroflier, mais aussi combien n'eut-il pas été touché de l'indifférence des habitants, s'il avait été dans le cas de lire cette lettre ?

Nous ne pouvons mieux honorer sa mémoire qu'en multipliant de plus en plus. En plus des divers objets d'exportation qu'il a introduit ici et qui doivent le rendre cher non seulement à ces îles, mais encore à celles de Cayenne, de St Domingue, de la Martinique, etc.

Car où le Jardin qu'il a formé à l'Isle de France n'a t-il pas déjà fait passer des fruits rassemblés par sa prévoyance, et des preuves de son amour patriotique ? ».

* * *

Philibert Commerson

=====

[Commerson et Poivre sont des vieilles connaissances. Commerson, médecin, mais surtout naturaliste s'était embarqué avec Bougainville autour du monde, et lors de l'escale à l'Isle de France de *la Boudeuse* sur sa route de retour, au début de novembre 1768, Poivre avait convaincu son ami Commerson d'y séjourner pour y apporter ses lumières. Commerson vient d'apprendre que Poivre a demandé à rentrer en France.]

Lettre de Commerson à Lemonnier, le 1^e mai 1772.²

« Arrivé à l'isle de France, Monsieur Poivre y réalisa la menace honneste qu'il m'avait faite à Paris de m'arrêter à mon passage, pour m'engager à défricher l'histoire naturelle du pays ; Il se trouva de plus armé d'une invitation du ministre tendante à la même fin. Bien loin cependant d'abuser de tous ses avantages, il se contenta d'électriser mon libre arbitre, par des motifs auxquels il sçavoit bien que je résisterois à peine : je veux dire par l'intérêt de la chose même, le mérite de faire un ouvrage plus directement relatif à l'utilité de mes compatriotes, etc ... Me protestant en même tems qu'il

¹ Mauritius Institute « *Lettres du Jardin de l'Isle de France* » vol.5, f^o. 55, cité par M. Ly-Tio-Fane.

² Dans *Philibert Commerson, naturaliste, voyageur*. Par Paul-Antoine Cap, 1861. Page 163.

étoit incapable d'abuser des conditions dures que l'on m'avoit faites, il m'offrit en dédommagement sa maison et sa table ; mais ce qui valoit mieux que tout cela encore, l'amitié présida au traité ; je le signai. [...] Revenu à l'isle de France, je reprenois la suite des travaux que j'y avois commencés, lorsque l'on a apporté à cette colonie la playe mortelle d'accorder à M. Poivre la retraite que mille dégouts en tous genres l'avoient forcé de demander tant de fois. Le voilà donc bientôt parti, cet Aristide d'intendant, ce réparateur des torts ! Puis-je me flatter de trouver sous une nouvelle administration la même faveur, les mêmes encouragemens, les mêmes secours que cet administrateur, philosophe pratique a accordés à toutes les parties qui méritoient ses soins ! »

Dédicace de Commerson¹

[Commerson, grand botaniste, découvrit beaucoup d'espèces nouvelles, et l'on retrouve dans le nom de celles-ci, les patronymes des amis à qui il les avait dédiées.]

« Poivraea à l'honneur de Mr Poivre, célèbre voyageur et négociateur pour la Compagnie des Indes et la Chine, qui a enrichi les différentes parties de l'Histoire Naturelle par des envois en tout genre, faits pendant le cours de ses voyages à Mrs de Jussieu, de Réaumur et Buffon, de sorte que le jardin Royal et les Cabinets de Paris luy doivent beaucoup de leurs Raretés. »

* * *

L'abbé Rochon

=====

[Alexis-Marie de Rochon, dit l'abbé Rochon, astronome et physicien était venu en 1768-69 à l'Isle de France, pour participer à des expéditions, en vue de rectifier les cartes et d'améliorer les routes maritimes dans l'Océan Indien, travaux auxquels Poivre s'intéressait vivement. De là leur amitié. Rentré en France, Rochon revenait avec Kerguelen en 1771 pour participer à l'expédition aux Terres Australes, mais préféra ne pas poursuivre avec ce capitaine qu'il n'appréciait guère. Poivre utilisa ses talents à l'Isle de France, et ils quittèrent l'île pour la France sur le même vaisseau en octobre 1772. Les deux hommes ont amicalement correspondu jusqu'à la mort de Poivre. Les extraits ci-dessous proviennent d'un ouvrage de Rochon²]

Extrait p.321 : *« [Le gouverneur Desroches] ne me pardonnait pas mon attachement pour l'intendant, dont l'instruction, l'amabilité et la philosophie l'avaient rendu, sous tous les rapports, le modèle d'un bon administrateur, et l'ami sincère de tous ceux qui cultivaient les sciences. Le gouverneur rendait sans doute intérieurement hommage aux vertus et aux talens de l'intendant, mais il se plaisait à entraver ses opérations ; il blâmait hautement tous les efforts qu'il faisait pour rendre la colonie agricole, et pour y introduire, à ce qu'il prétendait, la culture des épiceries, en dépit du traité d'Utrecht. »*

Extrait p.420 : *« Si le mérite du célèbre Poivre n'était pas généralement connu, je me ferais un devoir de rendre à sa mémoire le tribut d'éloge réservé à cette classe d'hommes qui dans leur place ont mérité d'être comptés parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Mon cœur en a senti les besoins, mais sa vie a été publiée par Dupont de Nemours, qui a épousé sa respectable veuve. Ainsi, il ne peut plus m'appartenir d'entretenir le public des vues profondes qui ont constamment dirigé la conduite de ce vrai philosophe. Le zèle dont Poivre était animé pour l'agriculture, l'avait porté à faire aux colons*

¹ Philibert Commerson. *Le découvreur du bougainvillier*. Par l'association St Guignefort, 1993, p.21.

² Extraits du *Voyages à Madagascar, à Maroc, et aux Indes Orientales* Par Alexis Rochon. A Paris, An X. t.3.

des avances considérables pour vivifier la culture des grains ; on y mettait pour première condition que les approvisionnements se feraient en nature, et par ce règlement les magasins étaient toujours bien approvisionnés. Poivre voulant encore enrichir la colonie, dont la prospérité lui était confié, y plaça les productions qu'il put se procurer dans les quatre parties du monde : il acquit, à cet effet, de l'ancienne Compagnie des Indes, le jardin de Monplaisir. Il voulut par lui-même cultiver et acclimater les plantes exotiques : il donna le premier l'exemple de miner un terrain, afin d'y détruire radicalement les mauvaises herbes et d'assurer par-là le succès de ses plantations : c'est encore à cet intendant que les Colonies Françaises sont redevables de la muscade et du géofle, et ce bienfait présente à la France une riche branche de commerce. Enfin, le jardin de Monplaisir renferme, par ses soins, une multitude de plantes précieuses, dont Céré a donné une ample énumération. Cette importante et si utile pépinière a été long-tems administrée par cet estimable colon, bien digne, sous tous les rapports, d'être l'ami de Poivre ».

Extrait p.425 : *« Quoiqu'il en soit, je ne crus pas devoir prolonger mon séjour à l'Île de France au-delà du rappel de cet administrateur éclairé, qui m'honorait d'une amitié particulière. Je demandai à l'accompagner et j'en obtins l'agrément. L'on sent combien dans la longue traversée de l'Isle de France, en Europe, j'ai dû acquérir de connaissances sur l'Inde, la Cochinchine et la Chine, avec un homme qui avait fait ces beaux voyages en philosophe, qui avait constamment étudié les mœurs, les arts et les productions des pays qu'il avait visité. »*

* * *

Bernardin de Saint-Pierre

=====

[Bernardin de Saint-Pierre a résidé à l'Isle de France du 14 juillet 1768 au 9 novembre 1770. Il a bien connu Pierre Poivre et son épouse. Quelques billets de celle-ci retrouvés dans les archives de Bernardin ont fait couler beaucoup d'encre. Nous en traitons ailleurs. Dans ses œuvres, Bernardin ne parle jamais de Poivre, mais en revanche l'intendant apparaît dans certains inédits que Maurice Souriau a publié¹ et d'où proviennent les extraits suivants.]

Une aventure... P.397 : *« J'ai connu peu d'hommes aussi attrayants. Il avait été missionnaire, et avait perdu un bras dans un combat sur mer, ce qui l'obligea de quitter l'état ecclésiastique. Il avait été subrécargue de la Compagnie, et, ayant attiré l'attention du gouvernement par ses connaissances sur l'Inde, il avait été choisi pour intendant à l'Isle de France, où il avait formé le projet d'enlever aux Hollandais des Moluques des plants d'épicerie pour les naturaliser à l'Isle de France. Il était d'une grande taille. C'était un homme toujours de bonne humeur ... Il était rempli de connaissances sur l'histoire naturelle. C'est à lui que je suis redevable du goût que j'ai pris pour cette étude, persuadé avec raison qu'il y avait trouvé son principal bonheur. »*

« C'était un des hommes les plus attrayants que j'aie connus. Cependant, avec ses qualités, il s'est fait beaucoup d'ennemis, ce que j'attribue à la facilité qu'il avait de promettre ou au goût qu'il

¹*Une aventure de Bernardin de Saint-Pierre à l'Île de France.* Par Maurice Souriau, in Revue hebdomadaire des cours et conférences, Mars-Juillet 1901. Ce texte est repris en plus concis dans *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits.* Par Maurice Souriau.

avait pour la raillerie, et peut-être aussi à la politique qui gâte les meilleurs caractères. Du reste, les grandes inimitiés sont à la porte des grandes amitiés. »

« Pour sa personne, je l'ai regrettée, et l'ai regardé comme un vrai philosophe, et un homme qui aurait fait le bonheur de la colonie, s'il n'avait été mis souvent hors de mesure par les passions qui fermentaient contre lui dans l'île. »

[A propos du duc d'Orléans :] *« Le prince et M. Poivre étaient deux personnages graves et deux philosophes ».*

Une aventure... P.400 : *« Mais l'humeur toujours égale du maître et de la maîtresse, l'accueil qu'ils font aux étrangers, la liberté dont on y jouit, rendent ce séjour enchanté, et, par contraste, celui du Port insupportable. »*

« Pour moi, peut-être lui ai-je donné, sans le vouloir [lieu] de se plaindre de moi. Je puis assurer que je lui ai été bien attaché. Cependant je m'aperçus que son amitié s'était refroidie. Peut-être ai-je eu l'apparence d'avoir quelque tort, mais je n'en ai eu aucun de réel.

Dans sa correspondance avec M. Hennin, le 8 avril 1770 :

« Je vois souvent M. Poivre que j'aime et que j'estime de tout mon cœur.

* * *

Pierre Samuel Du Pont de Nemours

=====

[Extrait de la *Notice sur la vie de M. Poivre* que Du Pont écrivit juste après le décès de Pierre Poivre en 1786. Un court extrait parmi un foisonnement de compliments ; cette *notice* aurait pu s'intituler : *éloge*.]

P.34 : *Les écrits de M. Poivre sont, comme ses actions, pleins de simplicité et de dignité, remarquables par une force qu'il n'a pas cru avoir, et à laquelle il n'a pas songé. Il ne connaissait ni l'enthousiasme, ni la verve. Sa sensibilité, toujours fondée en raison, était grave et sans ardeur.*

P.75 : *M. Poivre parlait avec beaucoup de facilité et de grâce, mais toujours avec simplicité. Ayant vu et bien vu une prodigieuse multitude de choses et d'hommes, avec des connaissances très étendues et une mémoire admirable, il n'avait jamais le ton affirmatif. Il était indulgent par nature et par réflexion, et pour les travers autant que pour les faiblesses de l'humanité. Il aimait la société des gens d'esprit et supportait celle des sots. « On trouve, disait-il, à s'instruire avec tout le monde ». Les méchants même affligeaient plus qu'ils ne courrouçaient son cœur. Jamais aucun emportement n'a souillé ni dérangé la tranquille et paisible dignité qui le caractérisait. Un heureux mélange de raison et de bonté lui avait donné un sang froid inaltérable, et l'avait rendu supérieur aux passions. Très peu d'hommes ont porté aussi loin que lui la Philosophie pratique.¹*

* * *

¹ *Notice sur la vie de M. Poivre*. Première édition. Philadelphie, 1786

Joseph François Cossigny de Palma

=====

[Cossigny, faisait toutes sortes d'expérimentations et d'acclimatations sur sa propriété de Palma à l'Isle de France. Ingénieur, il participa aux aménagements du Port-Louis. Il avait voyagé en Chine et aux Indes. Il s'intéressait à tout et écrivit sur tout. Poivre et Cossigny s'estimaient grandement. Le fils de Joseph-François devait épouser une petite-fille de Poivre.]

« Le jardin botanique de Monplaisir... Commencé en 1767 par l'intendant Poivre, qui a procuré à nos colonies les arbres à épices, et qui a été la preuve que quelquefois le gouvernement allait chercher dans leur retraite des hommes de mérite, »¹

« Quoi qu'il en résulte on n'en doit pas savoir moins de gré à M. Poivre ci-devant Intendant des Iles de France et de Bourbon, d'avoir cherché à enrichir ces deux colonies, en leur procurant cette nouvelle culture. Son nom n'est prononcé qu'avec respect et avec reconnaissance par tous les colons qui pensent, et doit passer avec ces sentiments à la postérité ».²

* * *

Réaumur

=====

[Réaumur (René Antoine Ferchault de) avait reçu une lettre de Poivre alors retenu prisonnier à Cork en Irlande, et qui sollicitait son éventuelle aide pour être libéré. En conséquence, le 20 mars 1757, Réaumur écrivait à Maurice Trembley son correspondant aux Pays-Bas qui, membre de la Royal Society avait beaucoup d'appuis à Londres.³]

Ce M. Poivre était simple passager sur le Pondichéry, n'y étant attaché ni au militaire, ni à la marine. C'est un homme que j'aime beaucoup, et que je suis sûr que vous aimeriez si vous connaissiez ses mœurs, sa sagesse, son intelligence et son grand amour pour l'histoire naturelle. Dans la dernière guerre, le navire sur lequel il revenait en France de la Cochinchine fut attaqué, il perdit le bras droit dans le combat. Il est parvenu à rendre son bras gauche capable de lui rendre les mêmes services que lui rendait le droit, non seulement d'écrire, mais même de peindre parfaitement les animaux et les plantes ; j'ai une assez grande suite d'oiseaux des Philippines, de la Chine et des Moluques, peints par lui avec beaucoup d'art et de vérité. Avant que de partir de l'Isle de France, il a été passer quatre mois à Madagascar pour y étudier la nature, et il m'assure y avoir découvert des choses très singulières et inconnues qu'il désire faire passer dans mes cabinets. Ceux qui l'ont pris ont eu le bon procédé de lui laisser toutes ses curiosités. La quantité en est assez considérable pour former elles seules un cabinet qui attire la curiosité de toute la ville de Cork ; pour les conserver, il s'est trouvé obligé de les étaler. Des hommes de ce genre ne devraient pas dans la guerre subir le sort ordinaire des autres.

* * *

¹ Cité par A. d'Épinay in *Renseignements* ... p.191.

² Joseph François Charpentier de Cossigny : Lettre à M. Sonnerat, page 28.

³ Correspondance inédite entre Réaumur et Abraham Trembley. Par Maurice Trembley, Genève, 1943.

Jaques-Pierre Brissot

=====

[Jaques-Pierre Brissot vient à Lyon au printemps 1782, il ne connaît Poivre que de réputation mais tient à lui rendre visite. Leurs relations ne se prolongèrent pas au-delà de cette rencontre. En revanche Mme Poivre retrouvera Brissot à Paris quand elle fréquentera la *Société des amis des Noirs* dont il fut le fondateur.]¹

Mémoires, V. II, Ch. IX, page 94 :

« Un homme célèbre qui ne me causa pas moins d'intérêt que Servan, fut Poivre, l'ex-intendant de l'Ile-de-France ; je lui rendis une visite dans sa charmante habitation, située à quelques milles de Lyon, sur les bords de la Saône. J'y allai avec Blot et M. Lambert, directeur du collège, qui, après un excellent déjeuner, nous avait procuré une excellente voiture. Quelle charmante retraite que celle que possédait ce philosophe aimable. Un jardin délicieux enrichi des plantes qu'il avait recueillies dans toutes les parties des Indes ; des bosquets, des cascades, des rochers, des grottes, des ombrages, une foule de perspectives variées, et le murmure d'un fleuve tranquille, sur lequel nous retournâmes en bateau : que tout cela me parut enchanteur et digne d'être envié ! Mais ce qui excitait surtout mon enchantement et mon envie, c'était la vue de son heureuse famille. Il n'avait que trois filles et une femme jolie et infiniment respectable par ses vertus et ses aimables qualités. M. Poivre m'accueillit sans faste, sans cérémonie, sans ce luxe de politesse qui accable et refroidit; il ne cessa de m'entretenir avec intérêt pendant tout le temps que je demeurai près de lui; nous fîmes deux fois en causant le tour de son immense et magnifique jardin. Sa femme n'était point sur nos pas, et elle m'en parut plus aimable ; je n'aime point ces femmes qui ont l'air de s'intéresser si vite aux étrangers et qui les suivent partout. Les jeunes demoiselles faisaient des bouquets pour des personnes qui vivaient familièrement dans la maison ; elles ne songèrent point à nous en offrir, et j'en fus également enchanté; il ne faut point que des filles soient moins discrètes que leur mère, et d'ailleurs il n'est pas bon qu'elles prodiguent les fleurs au premier venu.

Au milieu de cette douce retraite, je croyais être transporté au sein de cet Élysée peint par Rousseau dans son Héloïse. Les habitans m'en paraissaient célestes. La bonhomie, la simplicité du maître, la douceur et l'affabilité de son épouse, la modestie, les agrémens de ces jeunes filles, tout m'attachait, me transportait ; il me semblait être au milieu d'une famille patriarcale, j'y aurais passé toute ma vie. Félicité m'aurait paru la sœur de madame Poivre. La conversation ne languissait point avec l'homme instruit. Il savait tant de choses, il les savait si bien, et il avait si peu de prétention en les disant ! Voilà ce que j'e cherchais depuis longtemps dans les savans, dans les philosophes, ce que je n'avais jamais trouvé, la science utile et sans prétention ! Il ne me parla de ses écrits qu'avec la sévérité d'un rival. Cependant il en existe peu qui soient dignes de plus d'éloges pour leur mérite et leur utilité.

Ses observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Amérique, que des libraires charlatans ont publiés sans l'aveu de l'auteur, sous le titre de Voyages d'un philosophe, ont excité au plus

¹ Extrait du tome 2 des *Mémoires de Brissot sur ses contemporains, et la révolution française*. Paris. Ladvocat, libraire, 1830. On ne présente pas Jaques-Pierre Brissot de Warville (1754-1794), membre influent des Girondins. Le Lyonnais Paul Feuga a écrit un article bien documenté autours de ce récit de Brissot : *Une visite à La Fréta à Pierre Poivre en 1782*, dans le Bulletin de la Société Historique, Archéologique et Littéraire de Lyon, Année 1994, t.24, Lyon 1995.

haut point ma curiosité, et m'ont causé le plus vif plaisir. C'est avec raison qu'on a dit de cet ouvrage intéressant, précis, nerveux, qu'il contenait plus de choses que de mots, et qu'on y voyait partout, en traits de lumière, comment dans l'univers entier la félicité, la population, la puissance des états sont en raison de l'agriculture et de la liberté, et à quel point la main du despotisme, celle de l'anarchie et celle de la superstition, rendent inutile la fécondité du sol le plus favorisé du ciel.

Les voyages de Sonnerat dans la Chine et l'histoire de l'abbé Raynal faisaient alors le plus grand bruit. Sonnerat était neveu de M. Poivre, et il regrettait qu'il se fût trop empressé de publier son voyage. Il y avait remarqué une foule d'inexactitudes et de faussetés. La partie des Indes orientales, dans l'histoire de Raynal, était entachée des mêmes défauts; il ne l'avait écrite que sur de mauvais mémoires. Poivre lui avait offert des matériaux, mais Raynal n'avait pas eu la patience de les attendre. Il avait imité Vertot, qui aima mieux publier un roman dans son histoire de Malte, que d'avoir la patience de la refaire d'après les véritables sources. Poivre fut témoin de la manière dont Raynal recueillait quelquefois ses renseignements. Allant un jour chez un ancien gouverneur de l'Ile-de-France, il trouva l'historien écrivant dans l'antichambre, sous la dictée d'un nègre. Poivre lui demanda ce qu'il faisait. Ce nègre, dit Raynal, est de Madagascar, et je prends des notes de lui sur cette île. Poivre ne put s'empêcher de sourire à cette facilité de puiser partout sans s'informer si la source était bonne. Je fis observer à Poivre qu'il était difficile à Raynal d'avoir pu donner un tableau exact des Indes orientales. On n'en peut rassembler les traits que dans les nombreux écrits publiés par les Anglais, presque maîtres en entier de cette partie du monde, et ces écrits ne sont pas traduits, et Raynal ne savait pas l'anglais. M. Poivre convint de la justesse de cette observation. Il me donna des détails curieux sur Madagascar, sur la facilité d'y former des liaisons utiles avec ses nombreux habitans, en traitant avec eux amicalement et de bonne foi. Il se plaignait que le ministère français ait toujours eu la manie d'y faire des établissemens, et n'ait jamais considéré cette île que sous le rapport de la conquête. [...] Ah! pourquoi le ciel n'a-t-il pas conservé cet homme instruit et bienfaisant, pour éclairer notre révolution? Ses idées eussent été utiles dans le conseil exécutif, si cependant il n'eût pas été victime de sa fidélité aux principes? Mentelle¹, qui connaît toute mon admiration pour ce sage, que la France, que l'Europe entière doit révéler, m'a communiqué des notes sur sa vie qui sont pleines d'intérêt². »

Mémoires, V. II, Ch. IX, page 117 :

« Dans l'hôtel de ville [de Lyon] on expose les portraits de tous les échevins, mais quand ils font banqueroute on les retourne, et il y en a un grand nombre de retournés. L'esprit de commerce est si prononcé dans cette ville que M. Poivre, recommandé par le ministre, par le roi même, pour être prévôt des marchands, ne put être nommé parce qu'il n'était pas négociant; et c'est cet homme qui est adoré aux Indes, qui devrait être béni en France pour la transplantation des arbres à épice dont les fruits l'enrichissent ».

* * *

¹ : Le géographe Edme Mentelle a longuement correspondu avec Poivre. Il a publié *Observations faites en Cochinchine, et Réponses aux Questions faites par M. Mentelle, sur la Géographie de ce Royaume de l'Asie Orientale. Par Monsieur P.* Publié en 1783 dans le tome III de *Choix de lectures géographiques et historiques*, par M. Mentelle, pp.456-472.

² : Il s'agit de la Notice de Du Pont de Nemours sur Poivre.

Dans les colonnes des revues

=====

Juillet 1766, M. Le Trosne dans le Journal de l'Agriculture, du Commerce, Finances.

[Guillaume-François Le Trosne, est un juriste et économiste français, et une des principales figures de la physiocratie. Les propos du *voyageur philosophe* furent fort bien reçus par les tenants de cette école de pensée.]

« J'ai eu occasion d'entendre la lecture d'un Mémoire de M. Poivre, Directeur de la Société Royale d'Agriculture de Lyon, sur l'état de la culture, c'est-à-dire, des richesses, de la propriété & de la puissance des différens Peuples d'Afrique & de l'Asie, dont il a parcouru ou habité les pays, & dont il a étudié les lois & les mœurs en Observateur profond & éclairé. Ce Voyageur Philosophe a saisi admirablement les avantages & les défauts de tous les Gouvernemens : & appliquant à chacun d'eux les grands principes de la liberté & de la propriété, il juge de l'état de chaque Nation par celui de sa culture, & il démontre en même tems qu'on doit juger de l'état de sa culture par les principes de son administration, & en calculer la prospérité ou la décadence par les degrés de liberté & de sûreté dans la propriété des biens que les loix assurent à chaque peuple.

Les réflexions judicieuses & courtes de cet Ecrivain méditatif, & plus souvent même encore la manière dont il a observé les faits, & dont il scait les lier & les enchaîner avec les principes, répand plus de lumière, renferme plus d'instruction, & donne plus à penser que toutes les relations des voyageurs ordinaires, & les méditations des politiques. Il serait en droit d'intituler son ouvrage, La Science économique démontrée par les faits. S'il se conforme aux désirs de tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre, il ne tardera pas à enrichir le public d'un ouvrage si utile. ¹ »

Juin 1768, Du Pont de Nemours dans les Ephémérides du citoyen.

[Tome Sixième, pp. 166-217, juin 1768. Du Pont annonce la parution de Voyages d'un philosophe.]

« On peut dire sans craindre d'être démenti par un seul Lecteur, qu'aucunes observations n'ont été faites avec un esprit plus juste et plus profond, qu'aucun Ouvrage ne fut plus fortement pensé, ni écrit avec une éloquence plus vraie, plus simple, plus énergique, et plus mâle. C'est un modèle pour les Voyageurs ; c'est une suite de tableaux enchanteurs pour les curieux ; c'est une leçon pour les Souverains ; c'est un beau morceau de philosophie pour les Sages. »

« C'est ainsi qu'une raison vigoureuse, des sages réflexions et des observations mûrement pesées dévoilaient les mêmes vérités à trois génies supérieurs, qui n'avaient alors aucune communication les uns avec les autres »²

Juillet 1768, Correspondance littéraire, philosophique et critique, par Friedrich Melchior Grimm

[Dans le tome 8 au 1^{er} juillet 1768, Grimm analyse les *Voyages d'un philosophe* de Poivre qui vient d'être édité à Yverdon. Avec une petite biographie que voici :]

« Comme ce philosophe est un voyageur français, il faut l'arrêter ici un moment pour examiner ses passeports. Il s'appelle M. Poivre ; il est actuellement intendant de l'île de France ; et tandis qu'on imprime en Suisse ses anciens mémoires, il en fait contre M. Dumas, commandant pour le roi dans l'île de France, qu'il accuse de concussion et de malversation, et qui pourra difficilement user de représailles, parce que le désintéressement de son adversaire est généralement reconnu.

¹ *Journal de l'Agriculture, du Commerce, Finances.* Tome VI, juillet 1766, page 72.

² Les deux autres génies supérieurs étant MM. Quesnay et Gournay, les maîtres à penser de la physiocratie.

« M. Poivre est, je crois, de Lyon. Il a été, dans sa première jeunesse, minime, ou servite, ou picpus. S'étant embarqué en cette qualité comme aumônier d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, le premier coup de canon qu'on tira contre ce vaisseau lui emporta le bras. Le révérend père aumônier trouva que ce n'était pas la peine d'être moine pour se laisser emporter les bras par les boulets de canon, et il quitta son froc. Il passa ensuite au service séculier de la Compagnie des Indes, et parvint successivement à la qualité de subrécargue et à la réputation d'un homme d'un rare mérite. Après la dernière guerre, le gouvernement crut devoir faire usage de ses talents, et lorsque le roi reprit, il y a quelques années, les îles de France et de Bourbon de la Compagnie des Indes, il fut envoyé dans ces îles comme intendant.

La brochure qu'on a publiée sous le titre de « Voyages d'un philosophe » contient deux de ses Mémoires adressés à l'administration de la Compagnie des Indes, ou peut-être à la Société d'agriculture de Lyon, pour lui rendre compte de ses observations politiques faites pendant son voyage de France à la Chine. On les a très-bien intitulés « Voyages d'un philosophe », parce que M. Poivre a en effet le coup d'œil simple et juste d'un philosophe. Je ne sais pourquoi le titre promet des observations sur les mœurs et les arts de l'Amérique, l'auteur ne voyage qu'en Afrique et en Asie ; je crois même qu'il n'a jamais été en Amérique. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en parle qu'en passant pour désapprouver la traite des nègres, et pour observer que l'Amérique méridionale est couverte de marécages, de ronces et de forêts, et que l'Amérique septentrionale est habitée par de petits peuples sauvages, misérables et sans agriculture. Il est assez singulier, pour le dire en passant, que l'auteur n'ait pas cru que les colonies anglaises de cette partie du monde méritassent d'être remarquées. Ces colonies, si florissantes aujourd'hui, ont déjà donné bien de l'embarras à la mère patrie ; et si le gouvernement d'Angleterre ne sait pas user de la plus grande sagesse, de la plus grande modération, de la plus grande fermeté, elles lui tailleront dans peu une fâcheuse besogne.

M. Poivre, convaincu qu'un voyageur a rarement le temps et les moyens de faire assez de remarques pour se former une idée juste du gouvernement, de la police et des mœurs des peuples qu'il visite, s'en est tenu à une méthode aussi infaillible que simple pour asseoir ses jugements. Partout il a promené ses yeux sur les marchés publics et sur les campagnes : de la liberté et de l'affluence des uns, de la richesse ou de la pauvreté des autres, il a conçu sur la prospérité ou la misère des peuples. C'est sous ce point de vue qu'il vous conduit depuis les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'à l'extrémité de l'Asie, d'une manière aussi intéressante qu'instructive, mais d'ailleurs très-serrée et extrêmement concise : on souhaiterait qu'un observateur aussi sage se fût permis plus de détails.

Quant on lit ce que l'auteur a écrit sur nos îles de France et de Bourbon, quand on le compare à ce que rapporte l'histoire de nos autres colonies, et même à ce qui s'est passé à la Cayenne de notre temps, on demeure convaincu que Dieu n'a pas départi à la nation française le talent et l'esprit de former des colonies. Ce peuple, doué de tant de qualités précieuses et aimables, n'a rien de ce qu'il faut pour réussir dans cette entreprise ; sa vivacité le porte à faire en un jour ce qu'il ne faudrait faire qu'en une année. Il détruit, il abat, il élève, il opère, et quand il ne reste plus rien à faire il commence à réfléchir ; alors il remarque qu'il a presque fait autant de sottises que d'opérations, et il se dégoûte. Nulle patience, nulle persévérance dans un plan ; le mauvais succès le rebute et lui fait tenter autre chose. Cette légèreté et cette inconstance qu'on lui reproche, cet ennui qui le gagne, sont une suite nécessaire de l'ardeur et de la vivacité du premier moment : ce feu est trop violent pour durer. Ce qui est arrivé, au rapport de M. Poivre, dans l'île de France, est unique dans son genre. A peine le colon français y est-il établi qu'il se met à défricher avec une ardeur incroyable ; en conséquence il brûle les forêts, sans laisser subsister aucun bois, de distance en distance, dans les défrichements. Quand cette belle opération est faite, on commence à s'apercevoir que les pluies, qui sont le seul et le meilleur amendement que la terre puisse recevoir dans cette île, suivent exactement la direction des forêts, s'y arrêtent, et ne tombent plus sur les terres défrichées, qui n'ont d'ailleurs plus aucun abri contre la

violence des vents, si funestes aux récoltes dans ces climats. M. Poivre observe que les Hollandais, qui n'avaient point de bois au cap de Bonne-Espérance, y en ont planté pour garantir leurs habitations, et que les Français en ont trouvé l'île couverte et l'ont détruit pour former une colonie stérile et exposée à l'inclémence des vents. C'est que le Hollandais, en débarquant dans l'île de France, aurait d'abord mis le nez en l'air et, avant de mettre le feu ou la hache aux arbres, il aurait su d'où venait le vent et la pluie ; mais le Français, confiant dans son début, est persuadé que les éléments se soumettront au plan qu'il a adopté. Les éléments n'en font rien, le Français se rebute ; mais il n'est pas encore décidé, dans les parlements du royaume, de quel côté est le tort.

Un homme qui attache, comme notre voyageur, un si grand prix à l'agriculture doit être enchanté du gouvernement de la Chine ; M. Poivre a cela de commun avec un grand nombre de nos meilleurs esprits.

* * *

Hommages lyonnais

=====

Poivre était membre de l'Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Lyon, et membre de la société d'Agriculture de la même ville. Cela lui valut de nombreuses nécrologies et éloges toujours un peu les mêmes. Nous retenons ici J. B. Say qui fut le premier à réclamer un hommage à Poivre de la part de l'Académie, et H. Torombert qui produisit l'éloge le plus remarquable. Tous deux avaient une réelle admiration pour Pierre Poivre.

Jean Baptiste Say

[Nous ne présentons pas J.B. Say (1767-1832), grand économiste et fervent républicain. Après la dissolution de l'académie lyonnaise à la Révolution, elle renaît en 1800, sous le nom d'*Athénée*. A cette occasion, J. B. Say membre du *Tribunat* lui envoie son *Olbie* où il invite l'Académie à honorer la mémoire de Pierre Poivre¹]

« Né à Lyon, je dois être pénétré de reconnaissance pour ceux de mes concitoyens qui s'occupent de faire renaître dans ma patrie le goût des arts et des connaissances utiles ou agréables.

« Parmi les hommes à talents, les hommes utiles, à qui notre patrie peut se glorifier d'avoir donné le jour, il en est un qui, je crois, n'a pas été suffisamment apprécié. C'est le célèbre Poivre qui, au péril de sa vie, est parvenu à enrichir nos colonies de plusieurs cultures nouvelles. On lui doit en partie la prospérité très grande de nos Iles de France et de la Réunion. La relation de ses voyages, malheureusement beaucoup trop abrégée, est néanmoins remplie d'observations qui décèlent un homme de génie en même temps qu'un citoyen zélé pour le bien public.

« Parmi les membres de l'Athénée de Lyon, ne s'en trouverait-il aucun qui eut connaissance de quelques écrits de Poivre, ou de quelques circonstances ignorées de sa vie ? Ne serait-il pas digne de cette Société savante d'en faire la recherche, d'en assurer la publication ? Ne s'honorerait-elle pas, si elle honorait la mémoire de cet illustre concitoyen, soit en proposant son éloge, soit en provoquant un acte des autorités, pour donner son nom à un monument public, à une place, à un pont, à un quai de la ville de Lyon ? »

¹ Rapporté dans *Histoire de l'Académie Royale de Lyon* par Dumas, 1839, v.1, p. 379.

*

Honoré Torombert

[Honoré Torombert est apparenté à Madame Poivre, il est membre de l'Académie de Lyon. Un éloge à Pierre Poivre fut mis au concours par cette académie en 1819, et à cette occasion, Torombert écrivit un mémoire élogieux bien sûr, mais fort bien documenté que nous avons transcrit. Il eut d'autres occasions de rendre hommage à son grand-oncle, ici dans : *Exposition des principes et classification des sciences ...*, 1821.]

« J'ai parlé des Chinois avec d'autant plus d'intérêt, que je ne doute pas de l'exactitude des notions que j'ai sur ce peuple. On partagera ma confiance quand on saura que j'ai puisé ces notions dans les écrits laissés par l'illustre Poivre. Ayant l'honneur d'être allié à la famille de cet homme vertueux, qui a rendu des services si éminents à son pays, j'ai pu connaître tout ce qu'il a écrit sur les peuples d'Asie, et notamment sur la Chine, dans l'intérieur de laquelle il a voyagé pendant deux ans. Il est à regretter que le public ne jouisse pas du fruit de ses observations. Quand M. Poivre écrivait, il n'avait aucune intention de publier ses ouvrages : personne n'avait cependant plus de choses intéressantes à raconter ; mais personne n'avait plus de modestie, je dirai même plus d'indifférence pour tout ce que nous appelons vulgairement la gloire. Il se contentait d'avoir fait le bien : c'était là sa passion ; et quand on le pressait de publier ses ouvrages, il répondait en souriant : « Il y a assez de livres »

*

[Honoré Torombert, toujours plein de bonnes intentions à l'égard de son grand-oncle, eut la bonne, quoiqu'assez originale idée, de proposer que la rue de Lyon dénommée « rue de l'Enfant-qui-pisse », devienne la rue Pierre Poivre. Cette proposition n'eut pas de suite, pas plus que la dédicace du pont sur le Mat à l'île de la Réunion. En revanche une sculpture du buste de Pierre Poivre, œuvre de l'artiste Matté, fut placée en 1826 devant la préfecture puis ensuite place du Barachois au Jardin de l'État à Saint-Denis de La Réunion. Ce buste subit les ravages du temps : nez cassé, marbre rongé par des moisissures. Restauré à neuf depuis peu il a retrouvé sa place dans le Jardin de l'État.]

Compte rendu des travaux de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Depuis le 13 novembre 1821 jusqu'au 2 avril 1822 :

M. Thorombert a lu un mémoire qui a pour objet de faire changer le nom ignoble de la rue de l'Enfant-qui-Pisse, en celui de Pierre Poivre. Cette proposition est précédée d'observations judicieuses sur l'usage où sont les peuples civilisés, d'élever des monumens aux hommes qui se sont distingués par de grands talens ou de grandes vertus, ainsi que sur les avantages que présente à l'ordre social cette touchante expression de la reconnaissance publique. Au moment où l'académie mettait au concours l'Eloge de M. Poivre, les habitans de l'île de Bourbon faisaient construire un pont auquel ils donnaient le nom de ce célèbre administrateur; à présent ils font sculpter son buste en marbre. C'est bien le moins que puisse faire la ville de Lyon, d'accueillir la proposition de M. Thorombert en faveur d'un grand citoyen auquel elle s'honore d'avoir donné le jour, et dont le nom retentira encore long-temps avec gloire dans toutes les Indes Orientales.

* * *